

des camarades. Les bouches étaient discrètes ; mais les yeux parlaient.

Il prit le parti de n'y faire aucune attention, d'autant plus que les anciens, heureux de l'avoir avec eux pour les distraire, lui avaient épargné toutes les brimades des premiers jours.

C'était surtout à la veillée qu'on mettait son talent à contribution. Il faut bien s'amuser ; tuer le temps est encore ce qu'on a de mieux à faire au régiment.

C'est le soir, à la chambrée. Le poêle, rougi à blanc, ronfle comme une cheminée de forge. On dispose des bancs tout autour et les hommes s'y installent, allument leurs pipes, s'empruntent du tabac.

Brizard, qui passe pour un fils de famille — oh ! bien mal élevé, par exemple ! — a toujours un paquet de maryland à la disposition de la sociale. Seulement, il ne tolère pas qu'on en fourre dans sa pipe. Il veut bien être complaisant, généreux, mais il entend qu'on ne gâche pas le tabac du bon Dieu.

Un homme de la classe, qui ne rêve qu'à sa promesse, dont il reçoit une lettre tous les dimanches, a tiré sa collection de billets doux et les relit, par ordre de date, sans en manquer un seul. On le blague ; mais il n'écoute même pas. Il n'est déjà plus là, dans ce local surchauffé et dont les rafales d'hiver secouent violemment les fenêtres. Il se transporte en imagination à Pithiviers, lieu de sa naissance, lieu où il a grandi, auprès de ses père et mère, de ses frères et sœurs, lieu où il a appris à manier l'alène comme papa, à refaire du neuf avec du vieux, lieu béni où, arrivé à l'âge où l'on regarde les filles avec complaisance, ses yeux se sont arrêtés définitivement sur celle à qui il a donné sa foi et promis son nom.

Un lascar lui arrache des mains une de ses lettres et feint de la jeter dans le poêle. Mais l'amoureux le regarde en souriant. C'est la vingtième fois qu'on lui fait cette farce, et jamais il ne s'est fâché.

— Tu n'aurais pas ce mauvais cœur, dit-il avec douceur. C'est sacré, ces choses-là ! On peut allumer sa pipe avec un billet de banque, mais jamais avec un billet doux, à moins que la particulière ne vous ait fait des traits, ce qui n'est pas le cas... oh non !

Vaincu par cette bonhomie, cette confiance inaltérable, le lascar lui rend sa lettre dont un autre s'empare.

— J'vas vous lire ça à haute et intelligible voix, dit ce dernier. Ouvrez vos oreilles toutes grandes.

L'amoureux sourit comme tout à l'heure.

— Vas-y, mon vieux, dit-il ; dans notre famille, on n'a pas de secret.

— Alors, ne lis pas, crie un autre. Ça doit être embêtant, si y a pas de secret.

Et des cris divers s'élèvent dans la chambrée : " Lis ! Ne lis pas ! Lis ! "

La majorité est pour la lecture.

— Vas-y donc ! répète l'amoureux, j'parie qu'il n'y en a pas un seul d'entre vous qui soit aussi bien aimé comme moi.

Le farceur s'approche de la chandelle fumeuse, la mouche avec ses doigts qu'il essuie sur la couverture du lit le plus proche, et commence à lire tout haut. Mais le malheureux n'a qu'une vague pratique de l'imprimé, l'écriture n'est pas son fort. Il regrette déjà sa prétention. Dès les premiers mots, il bafouille, à nonne et finit par jeter le billet en l'air avec un air méprisant.

— A n'a jamais été à l'école, ta particulière, dit-il. C'est pas défri-chable, c't'histoire-là !

Mais un autre a ramassé le billet et le lit couramment, d'une petite voix flûtée où parfois reviennent des intonations masculines. Par le fait, ce billet, qui ne contient pas un signe de ponctuation, et dont, pour plus de clarté, nous redressons l'orthographe, était d'une naïveté plaisante :

" Mon Zidore,

" C'était hier la fête de ta mère et je n'ai pas manqué de lui porter un gros bouquet que j'avais commandé la veille au père Bamboissau qui me l'a fait superbe pour quinze sous, c'est donné ; va mon Zidore, nous avons bien parlé de toi et les oreilles ont dû te tinter toute la journée, les miennes me tintaient aussi, car tu penses à moi je le sens et tu dois y penser souvent car les oreilles me tintent presque tout l'temps si bien que maman me demande si j'suis pas dans la lune. Quand est-ce que nous pourrons nous parler tout près sans être déranger par personne. J'attends avec impatience le jour où la porte se refermera sur nous deux après la fin de la noce. C'est à cette heure-là que nous bavarderons. Je te quitte mon Zidore et t'envoie avec les baisers de ta mère un gros bécot sur ta belle moustache blonde.—Ta Fifine qui t'adore."

Des cris retentissent dans la chambrée :

— Vive Fifine ! vive Zidore !

Mais un ancien a crié :

— Vive la classe !

Et les bleus, le regardant avec envie, songent qu'ils en ont pour cinq ans avant de pouvoir causer seul à seul avec leur Fifine.

A la chambrée, on n'aime pas les distractions qui se prolongent.

En dehors du cercle, Jordanet se tient debout, un livre à la main. Il pioche sa théorie.

— Eh ! Cari, est-ce que tu ne vas pas nous dire une bonne blague, ce soir ?

Il ne répond pas ; il fait semblant de ne pas avoir entendu cet appel qui, presque tous les soirs, vient le déranger dans ses études. Il espère qu'on s'en tiendra là ! Mais non ! réputation oblige ; on a sous la main un artiste, un vrai, de café-concert, et pour rien ; on serait bien bête de ne pas le mettre tout le temps à contribution.

On l'entoure, on lui envoie des tapes amicales dans le dos. On l'appelle : " Mon petit Cari, mon petit Rillon." En voyant qu'il n'y a pas moyen d'éviter la corvée, il s'avance près du poêle, au milieu du carré formé par les bancs.

— Rien qu'une chanson, dit-il, je n'ai pas le temps, ce soir.

Il n'a jamais le temps, Jordanet ; car en dehors du service, il ne perd pas une minute ; il étudie toujours, dans l'espoir d'attraper son premier galon, pour faire son chemin dans l'armée, ainsi que le lui a commandé Florentine.

— La ritournelle ! s'écrie un camarade qui, s'il faut l'en croire, accompagne à l'orgue le plain-chant dans l'église de son village.

Ce camarade a le don d'imiter tous les instruments, depuis les pizzicato jusqu'au ronflement du trombone à coulisse. Et gonflant ses joues en pinçant les lèvres, il exécute une ritournelle endiablée, à la grande satisfaction des amis.

Puis Jean entonne une des chansons les plus grotesques de son inépuisable répertoire. Il n'y met guère d'entrain, le pauvre Cari ! Sa mémoire merveilleuse lui permet d'aller jusqu'au bout, et pourtant il pense à tout autre chose. Il pense à Florentine qui le plaindrait, si elle pouvait le voir dans cette chambrée, obligé de se prêter à ce rôle de bouffon, pour avoir la paix.

On l'applaudit à tout rompre. Il se croit quitte envers la compagnie, sort du cercle et reprend sa théorie ; mais on le rappelle et il est obligé d'y aller encore de sa chansonnette.

Une sonnerie de clairon se fait entendre. Et le caporal Flamet de dire :

— En route pour la boîte, les consignés !

Ceux à qui il s'adresse se hâtent d'endosser leur capote et quittent avec regret la bonne chambrée, si gaie et si chaude, pour descendre au corps-de-garde.

Les uns iront à la prison ; les autres à la salle de police. Ils se consoleront en se remémorant les refrains de Cari, ce pauvre bougre qui est si amusant et qui, pourtant, a son père au baignoire. Car nul ne l'ignore, Cari est bien le fils du célèbre Jordanet, l'assassin du banquier Savenay.

La sonnerie de l'appel a retenti. A la chambrée, on ne rigole plus. Le sergent de semaine vient d'entrer. Il ne plaisante jamais avec la consigne, le sergent ! Il commande l'appel, que le caporal Flamet exécute, d'une voix sonore.

Chacun répond : p'sent ! Il ne manque personne.

Comme on dit au régiment, depuis le plus illettré jusqu'au licencié des lettres ou des sciences, l'appel est " faite ".

Il est dix heures. Si on ne le savait pas, la sonnerie de l'extinction des feux vous l'apprendrait. Il ne reste plus qu'à éteindre, ce dont se charge un homme adroit en envoyant son soulier ferré sur la camoufle.

Et bientôt, la symphonie du sommeil commence dans la chambrée, pour ne se terminer qu'à la sonnerie du réveil. Tout le monde dort, même Zidore et Carillon, qui font de beaux rêves d'amour.

Deux mois se passèrent ainsi. Jean était aimé de ses camarades et estimé de ses chefs. Aussi écrivait-il à Florentine des lettres où, à part quelques défaillances causées par ses mauvais pressentiments, il caressait l'espoir de remplir le programme d'avenir qu'elle lui avait imposé.

Florentine, enchantée, lui prodiguait ses encouragements dans des réponses qui remplissaient toujours les quatre pages. Le lendemain de son départ au Palais des merveilles, elle lui adressa le billet suivant :

" Bien cher ami,

" Enfin, je suis majeure, et nul, pas même mon père, n'a le droit de s'opposer à ma vocation.

" J'ai débuté au Palais des merveilles, salle de concert qui contient trois mille personnes. Mes appointements sont de soixante francs par soirée, et, si je voulais, je doublerais cette somme en chantant dans les salons. Que vais-je faire de tant d'argent ? Vous manquez de tout, mon cher ami, et vous ne voulez rien accepter de moi. Cependant, si nous étions mariés, notre bourse serait commune ; ne devrait-il pas en être de même entre fiancés ?

" Enfin, puisqu'il le faut, je respecte vos scrupules d'honnête homme ; mais j'entends vivre si simplement de mon côté qu'on ne puisse m'accuser d'avoir fait grasse chèrè pendant que vous mangiez à la gamelle. Bon courage, cher ami ! Dites-vous bien que je pense toujours à vous, comme, j'en suis sûre, vous pensez toujours à moi. Dans votre première lettre, n'oubliez pas de me parler de mon